

Il venait d'avoir  
dix-huit ans



**Laurence Belhomme**

**Il venait d'avoir  
dix-huit ans**

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2023  
ISBN : 978-2-312-13401-7

Il venait d'avoir dix-huit ans  
Il était beau comme un enfant  
Fort comme un homme  
Dalida



# Chapitre I

– Laurent prend la cagette sur le palier, tu pourras y mettre les oursins.

– Oui m’an à ce soir, j’apporte le repas.

Un bref regard dans le miroir, pour vérifier sa coiffure gominée et le jeune cannois dévale les escaliers.

– Oh Lolo ! Tu viens taper la balle ce soir aux Hespérides ?

Jeannot, le défenseur de l’équipe de foot, salue son ami Laurent qui lui répond pressé :

– T’inquiète, j’y serai et on va marquer.

En descendant le boulevard de Lorraine, le jeune homme presse le pas vers le port de Cannes. Il laisse passer un cyclomoteur, qu’il détaille avec intérêt et de sa démarche chaloupée, presque furtive, enjambe la voie ferrée.

Encore quelques centaines de mètres avant d’atteindre l’embarcadère pour prendre le bateau des îles.

Laurent et d’autres jeunes cannois ont été embauchés pour reboiser les îles de Lerins, à quelques encablures de Cannes. Passer toutes ses journées sur une île inondée de soleil est plutôt une aubaine pour cet adolescent.

La mer, lisse et pailletée, s’ouvre devant l’étrave du bateau. Une légère brume se lève et l’île Sainte Marguerite émerge de l’eau.

Un vent zéphyr zèbre les flots et s’envole vers le fort, où furent emprisonnés Bazaine et le Masque de fer. Le visage tourné vers le ciel, Laurent vient d’accoster au royaume des pins. Un sentier, un

peu raide, remonte vers l'azur prenant des escaliers, taillés à même la roche, qui mènent vers une allée bordée d'eucalyptus.

La Méditerranée, limpide, appelle les nageurs de son chuintement, mais Laurent travaillera jusqu'à la grande chaleur qui rince, avant de pouvoir débusquer des crustacés dans la chevelure des algues.

Le jeune nageur, infatigable, sait qu'il profite d'une jeunesse privilégiée en ces temps tourmentés.

Nous sommes en juin 1940 et la planète est secouée par la Seconde Guerre mondiale. Un chancelier allemand emmène le monde dans un conflit dévastateur. Sur toute la Côte d'Azur, les Italiens, devenus ses alliés, ont implanté leurs garnisons.

« Les Ritals », comme on les appelle, sont mieux acceptés que « les Boches » et beaucoup sont, comme la mère de Laurent, d'origine italienne.

Les hommes, en âge de se battre, ont tous été mobilisés et Marcel, son frère aîné, vient de s'engager pour échapper au STO. Laurent n'a que seize ans, mais si la guerre s'éternise, il veut, lui aussi, échapper à ce travail obligatoire.

Le dernier bateau des îles est à dix-huit heures. En temps de guerre, les restrictions de carburant touchent la compagnie maritime, réduisant la navigation à un seul aller et retour.

Ce soir-là, le jeune employé des Eaux et Forêts remonte fièrement le pont Carnot, une cagette remplie d'oursins, aux fines épines violacées. Il bifurque boulevard de Lorraine pour arriver enfin chez lui, où sa famille pourra s'en régaler. Avec un filet de citron, cueilli sur l'agrume du balcon, ils arroseront les fruits de mer qu'ils étaleront sur du pain frais.

Ce week-end, Marinette la fille aînée des Floccia, a invité son fiancé. Il est juif et par les temps qui courent, il vaut mieux ne pas l'ébruiter.



Laurent ne s'intéresse pas aux religions, il les survole comme beaucoup. Il est d'obédience catholique, mais il est loin de pratiquer. Son père, Jean, est sergent à la caserne des pompiers, c'est un bel homme aux cheveux blonds et aux yeux bleus délavés.

Il est honnête et courageux, et sa femme et ses enfants sont sa priorité.

Dans le petit appartement, des effluves de soupe au pistou attisent l'appétit de Laurent. Sa mère, bonne cuisinière, fait des miracles avec le peu dont ils disposent. Chez les Floccia, on est modeste et on est heureux avec ce qu'on a.

Après manger, tous écoutent la radio, sur le petit poste à galène, offert par l'oncle Tonin, le frère de Jean, qui est aussi le commandant de la caserne des pompiers.

Les nouvelles désastreuses s'enchaînent, entrecoupées de chansons, mais lorsqu'on change de fréquence, à travers les interférences, on peut capter radio Londres.

Ce soir-là, un général rebelle, refusant de collaborer avec les Allemands entre en résistance. Attentifs à sa voix profonde, les Floccia restent suspendus à son message. Tous l'écoutent détacher les mots d'un discours dont ils mesurent l'importance. De ce timbre, inimitable, impressionnant et solennel, le Général de Gaulle, possédé par son rôle, exhorte les Français à résister.

Mais pour le moment, c'est un match qui attend Laurent contre l'équipe de La Bocca. Avec ses chaussures à crampons, l'adolescent descend les escaliers pour se jeter dans la douceur et l'insouciance de l'été.

En marchant, jusqu'au stade des Hespérides, il regarde les formes humbles et ramassées des maisons de pêcheurs. Derrière elles, le soleil disparaît et au loin l'horizon s'assombrit en dégradé. Il admire son paysage natal, la violence sourde de ses couleurs et pense aux buts qu'il va marquer. Il ne sait pas encore que bientôt c'est la porte de l'insouciance qu'il va refermer derrière lui.



## Chapitre II

Le soleil inonde la ville d'une intensité mate, il fait cuire les visages et miroiter la mer. La chaleur rend la vie plus lente et la poussière danse au soleil, pendant que les cigales, en haut des pins, frottent leurs ailes avec entrain.

Dans les jardins des grosses villas, les lauriers roses s'alourdissent et la lavande est butinée par des abeilles infatigables.

Les soldats italiens se promènent sur la Croisette, où les palaces n'ont pas changé leurs habitudes. Des yachts font voiles jusqu'aux deux îles, laissant le reste de la mer aux destroyers. Le Casino des Fleurs est toujours le théâtre de spectacles divers et variés, auxquels Laurent, enfant, a participé. Les vacanciers se promènent sur la Croisette, qui n'est encore qu'une allée, devant la plage où les jeunes Cannois ont appris à nager.

Si le pays est occupé depuis deux ans, Cannes fait mine de l'oublier.

Des platanes, aux troncs bigarrés, couvent de leur ombre salutaire le boulevard Carnot, qui monte jusqu'au Cannet. Cannes est un port de plaisance, depuis que Lord Byron s'y est installé au siècle dernier. C'est ce que l'on apprend aux écoliers du Suquet où Laurent est né.

La citadelle surplombe le port où les pointus, aux couleurs vives, fréquentent les plus beaux gréments. Les tractions avant se baladent vers Grasse et ses alentours, jusqu'à des villages perchés comme, Cabris ou Saint-Cézaire-sur-Siagne, où la vue est à couper le souffle.

Aux pieds du Suquet, il y a le marché Forville où s'étalent les rascasses hérissées, les poissons de roches tachetés et de nombreux crustacés, tentant de s'échapper. Partout un accent provençal pimente les conversations. Certains lisent le journal, discutent ou jouent aux cartes quand d'autres, accoudés au bar, sirotent une mauresque anisée.

Plus loin sur les allées, les joueurs de pétanque prolongent les soirs d'été, accompagnés par les airs du kiosque à musique.

Aux beaux jours, les chapeaux de paille et les espadrilles sont de sortie. La douceur de vivre du Midi contraste avec la guerre subie dans le nord du pays. À dix-huit ans, Laurent doit faire le choix entre se battre ou travailler pour les Allemands.

La gendarmerie de Cannes reçoit des garçons, comme lui, qui veulent s'engager dans l'armée plutôt que d'être réquisitionnés. Tous sont encore mineurs et ont besoin d'une dérogation des parents. Jean Floccia va la signer pour Laurent, comme il l'a déjà fait pour Marcel, son frère aîné, au grand désespoir de leur mère.

Cependant, le gouvernement de Vichy collabore avec les Allemands et il ne sait pas trop quoi faire de ces engagés volontaires, qu'il envoie faire leurs classes à Nîmes, en attendant une affectation.

En gare de Cannes, des familles patientent sur le quai où un train, affrété par l'armée, va emporter leurs enfants. La plupart, comme Laurent, viennent de fêter leurs dix-huit ans et quittent pour la première fois leurs parents. C'est en grimpant dans ce wagon, que les jeunes engagés gravissent un premier échelon vers la maturité.

Les pères de ces futurs soldats attendent, fiers et inquiets, pendant que les mères pleurent de voir leurs fils partir vers le danger. Antoinette retient ses larmes, Laurent ne la verra pas pleurer et partira le cœur léger, elle réserve son désespoir à l'oreiller, qu'elle inondera à la nuit tombée.

Cette Deuxième Guerre mondiale lui prend ses fils et ne lui rendra pas son frère, mort pendant la Première. Les portes du train se sont refermées, le chef de gare siffle le départ et Jean serre la main de sa femme, qui à tout moment peut flancher.

Nîmes est en zone libre, mais dès l'entrée de la caserne on se rappelle qu'on est en guerre. Les officiers s'affairent, les sergents érucitent des ordres et les caporaux récupèrent les nouvelles recrues.

Laurent est sportif et il aime s'entraîner. Il est serviable et malléable, comme on peut l'être à cet âge-là, et accomplit ses corvées sans rechigner.

Après deux mois, d'un emploi du temps monotone, les jeunes recrues commencent à s'ennuyer. Leur énergie s'érousse dans une attente prolongée et ces jeunes hommes sont titillés par leur soif d'aventure, ne rêvant que de s'embarquer pour le continent africain.

L'Afrique du Nord c'est la porte ouverte sur l'Orient et son dépaysement.

« Les voyages forment la jeunesse » a dit quelqu'un, et les jambes de Laurent fourmillent de l'envie de voir du pays, surtout depuis que son frère lui a écrit, qu'il finira par le rejoindre en Algérie.

Marcel Floccia n'a que vingt ans et un faux air de Kirk Douglas. Il est devenu caporal chef et il est basé à Oran. Les deux frères ont deux ans d'écart et ne se sont pas revus depuis longtemps.

L'été interminable s'égraine, dans l'austère caserne nîmoise, jusqu'au mois août 1942, où les jeunes engagés sont envoyés à Oran rejoindre le régiment du Deuxième Chasseurs d'Afrique.